

MARILYNNE ROBINSON

Chez nous

roman traduit de l'américain par Simon Baril



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

A trente-huit ans, Glory Boughton est de retour à Gilead, où se meurt son père, le révérend qui a exercé dans cette petite ville de l'Iowa un ministère respecté. Bientôt son frère, Jack – le fils prodigue de la famille, disparu depuis plus de vingt ans –, réapparaît lui aussi, en quête d'un refuge et dans l'espoir confus de se mettre en règle avec un passé tourmenté et douloureux.

Celui qui fut jadis l'enfant insupportable de la vaste fratrie des Boughton est devenu un adulte instable, alcoolique et incapable de se fixer ou de conserver un emploi. Sans cesse en porte-à-faux avec le monde et avec les siens – notamment avec son père, homme de traditions dont il est, contre toute attente, demeuré le fils préféré –, Jack, désormais détruit après avoir été un jeune homme brillant et séduisant tout autant que volage, va alors nouer avec sa sœur un lien d'une intensité incandescente et partager avec elle, dont la vie est également dans une impasse, le lourd secret de ses échecs.

Bouleversant et rédempteur, ce roman sur la famille, la fuite du temps et la succession des générations s'articule sur la triple question de l'amour, de la mort et de la foi. Peut-être plus accompli encore que *Gilead*, dont il constitue le prolongement, *Chez nous*, qui a obtenu le prestigieux UK Orange Prize 2009, est probablement le chef-d'œuvre de Marilynne Robinson.

Le premier roman de Marilynne Robinson, Housekeeping (1981), publié en France sous le titre La Maison de Noé (Albin Michel, 1983), a figuré sur la liste des cent plus grands romans publiée par The Observer et a reçu le PEN/Hemingway Award du meilleur premier roman. Publié en 2004, Gilead (Actes Sud, 2007) a obtenu le Pulitzer Prize for Fiction, ainsi que le National Book Critics Circle Award. Également auteur de deux essais, Marilynne Robinson enseigne à l'Iowa Writer's Workshop.

ACTES SUD

CHEZ NOUS

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES
série dirigée par Marie-Catherine Vacher

DU MÊME AUTEUR

LA MAISON DE NOÉ, Albin Michel, 1983.

GILEAD, Actes Sud, 2007.

Photographie de couverture : © Alinari Archives / Corbis

Titre original :

Home

Editeur original :

Farrar, Straus and Giroux, New York

© Marilynne Robinson, 2008

© ACTES SUD, 2009

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-07406-7

MARILYNNE ROBINSON

Chez nous

roman traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Simon Baril

ACTES SUD

*Pour Noah et Elise
et pour Beatrice*

“Oui, tu es de retour à la maison, Glory ! Et pour y rester !” s’écria son père, et le cœur de Glory se serra. Son père s’efforça alors d’esquisser un sourire joyeux, mais la commisération se lisait dans ses yeux humides. “Pour un bon moment cette fois-ci !” rectifia-t-il, et il prit le sac des mains de Glory, après avoir transféré sa canne vers son bras le plus faible. Mon Dieu, pensa-t-elle, mon Dieu qui es aux cieux. Ainsi commençaient et s’achevaient toutes ses prières ces temps-ci, autant de cris de stupeur, en réalité. Comment se faisait-il que son père fût à ce point fragile ? Et comment pouvait-il être si témérairement déterminé à se conduire comme il croyait qu’un gentleman se devait de le faire, accrochant sa canne à la rampe de l’escalier pour pouvoir, mon Dieu, porter le sac de Glory jusque dans sa chambre ? Mais il y parvint, après quoi il resta debout à côté de la porte, à se remettre.

“C’est la meilleure chambre. Selon Mme Blank.” Il désigna les fenêtres. “Une histoire de ventilation croisée. Je ne sais pas. A moi elles me paraissent toutes bien.” Puis, en riant : “Enfin, c’est une bonne maison.” La maison incarnait pour lui la bénédiction générale accordée à sa vie, une bénédiction manifeste, vraiment incontestable.

Et qu'il ne manquait jamais de souligner, surtout pour mettre en perspective tel ou tel malheur particulier. Encore plus fréquemment après la mort de leur mère, il parlait de la maison comme s'il s'agissait d'une vieille épouse, parée de tous les réconforts qu'elle avait prodigués, de toutes les grâces, au fil des longues années. Cette beauté n'eût su apparaître à tous les yeux. La maison était trop haute pour le quartier, sa façade était sans relief, son toit aplati et ses fenêtres semblaient surmontées de sourcils pointus. "Italianisante", disait son père, mais c'était une hypothèse, voire une rationalisation. Quoi qu'il en soit, elle parvenait à avoir l'air à la fois austère et prétentieuse, malgré la galerie que le père de Glory avait fait construire sur le devant, pour se conformer au goût que les gens d'ici avaient de se rendre visite par les chaudes soirées estivales, et qui s'était vu envahir par un immense buisson de jasmins trompettes. C'était une bonne maison, avait dit son père, signifiant par là qu'elle avait un cœur bienveillant en dépit de son apparence ingrate. Et maintenant ses jardins et ses arbustes étaient à l'abandon, comme il devait le savoir, même s'il s'aventurait rarement au-delà de la galerie.

Non que ceux-ci eussent été particulièrement présentables même quand la maison était dans ses beaux jours. Les parties de cache-cache y étaient pour quelque chose, et celles de croquet, de badminton, de base-ball. "Qu'est-ce que vous en avez profité !" disait son père, comme si la légère désolation actuelle n'était que confettis et papiers de bonbons jonchant le passage d'un défilé splendide. Et il y avait le chêne devant la maison, beaucoup plus vieux que le quartier ou même que la ville, qui transformait à sa base

la chaussée en gravats et projetait ses incomensurables branches au-dessus de la route et de leur allée, des branches plus grosses que le fût de n'importe quel arbre ordinaire. Une certaine torsion de son tronc lui donnait à leurs yeux l'apparence d'un derviche géant. Leur père leur disait que s'ils avaient pu voir comme Dieu voyait, à l'aune du temps géologique, ils l'auraient vu bondir hors du sol, tourner sous le soleil, étendre ses bras et se réjouir d'être un chêne en Iowa. Quatre balançoires avaient autrefois été suspendues à ces branches, proclamant à la face du monde la fertilité de leur famille. Le chêne était encore en pleine santé, et bien sûr il y avait eu et il y avait toujours les pommiers, cerisiers et abricotiers, les lilas, jasmints trompettes et lis d'un jour. Quelques-uns des iris de sa mère parvenaient à fleurir. A Pâques, Glory et ses sœurs pouvaient encore rapporter dans la maison des brassées de fleurs, alors les larmes scintillaient dans les yeux de leur père et il disait : "Ah oui, oui", comme si elles n'avaient apporté qu'un souvenir, des fleurs seulement capables de rappeler agréablement des fleurs.

Pourquoi cette maison droite et inébranlable lui paraissait-elle si abandonnée ? Si lourde de chagrin ? Tout est dans ton regard, pensa-t-elle. Quand même, sept des enfants de son père revenaient à la maison aussi souvent que possible, ils téléphonaient, ils envoyaient des petits mots, des cadeaux, des cageots de pamplemousses. Ils avaient dit à leurs propres enfants, dès que ceux-ci avaient été en âge de tenir un crayon de couleur et de griffonner, de penser à grand-papa, puis à arrière-grand-papa. Les paroisiens, leurs enfants et petits-enfants passaient

voir son père en faisant preuve d'une fidélité qui l'aurait épuisé si le nouveau pasteur n'avait pas pointé le problème. Et puis il y avait Ames, l'alter ego de son père, auquel ce dernier s'était confié depuis si longtemps et si entièrement qu'il était pour eux un second père, ne fût-ce que parce qu'ils n'étaient pas tout à fait à l'aise avec l'idée qu'Ames en sût autant sur eux. Parfois, ils faisaient promettre à leur père de ne rien dire à personne, et leur père comprenait qu'ils désignaient par là le révérend Ames, puisqu'il était beaucoup trop discret pour répéter la moindre confidence, sauf dans ce confessionnal qu'était l'austère cuisine de célibataire d'Ames, où, soupçonnaient-ils, de telles considérations n'étaient pas de mise. Et qu'est-ce que leur père ne devait pas raconter ? La manière dont eux-mêmes livraient des informations sur Jack, lui rapportant ce que Jack avait dit, ce que Jack avait fait ou semblait prêt à faire.

“Je dois savoir, disait leur père. Pour son bien.” Alors ils dénonçaient leur pauvre vaurien de frère, qui le savait, s'en irritait et s'en amusait mystérieusement, qui les tenait informés ou mal informés et suscitait parmi eux des soupçons qu'ils pensaient devoir partager dans l'urgence, quelques remords qu'ils pussent en avoir, pour épargner à leur père une nouvelle entrevue avec le shérif. Ils n'étaient pas le genre d'enfants à raconter des histoires sur le compte des autres. De fait, ils observaient entre eux un code strict à cet égard, et ils ne faisaient d'exception pour Jack que parce qu'ils craignaient d'agir autrement. “Est-ce qu'ils vont le mettre en prison ?” se demandèrent-ils les uns aux autres avec angoisse quand le fils du maire retrouva son fusil de chasse dans leur étable. Si seulement

ils avaient su, ils auraient pu le rapporter et épargner à leur père la surprise et l'humiliation. Prévenu un peu à l'avance, il eût au moins pu se préparer, se persuader de ressentir quelque chose d'un peu moins violent qu'une brutale angoisse.

Mais non, ils ne l'avaient pas mis en prison. Jack, se tenant aux côtés de son père, avait une fois de plus présenté ses excuses et accepté de balayer les marches de la mairie chaque matin pendant une semaine. Et c'est vrai qu'il avait quitté la maison tôt chaque matin. Des feuilles et des samares d'érable s'étaient accumulées devant la mairie jusqu'à ce que le maire les balaie à la fin de la semaine. Non. Son père intercèderait toujours en sa faveur. D'ailleurs, le fait que son père fût son père rendait en général l'intercession superflue. Et ce garçon était capable de s'excuser avec autant d'aisance que n'importe quel autre Boughton était capable de réciter le Symbole des apôtres.

Une décennie de trahisons, mineures et majeures, était aggravée par la conscience, de part et d'autre, qu'ils étaient tous constamment à l'affût d'une transgression ou de ses prémices, et aggravée encore par le fait que Jack ne leur rendait pas la pareille, peut-être seulement parce que leur propre malice était trop bénigne pour l'intéresser. Dire que jusqu'à ce jour ils partageaient une mauvaise conscience commune vis-à-vis de Jack serait un peu exagérer les choses. Nul doute qu'il avait ses propres raisons pour se tenir éloigné toutes ces années, refusant le moindre contact avec eux. En admettant, Dieu le veuille, qu'il fût en vie. Il était facile d'imaginer avec le recul que Jack eût pu se fatiguer de tout cela, même s'ils savaient qu'il en faisait

un triste jeu. Parfois, il avait semblé souhaiter pouvoir simplement faire confiance à un frère, une sœur. Ils se souvenaient que de temps à autre il avait presque été sincère, avait parlé presque sérieusement. Ensuite il riait, par embarras peut-être.

Ils furent très attentifs envers leur père toutes ces années-là, en partie parce qu'ils s'inquiétaient de sa peine. Et ils étaient très gentils les uns envers les autres, et joviaux, et contents de se souvenir des bons moments et de regarder de vieilles photographies afin d'entendre leur père rire et dire : "Oui, oui, vous nous en faisiez voir de toutes les couleurs." Tout cela était peut-être rendu plus vrai par la mauvaise conscience, ou alors par un chagrin qui avait un arrière-goût de culpabilité. Ses bons, ses gentils, ses joviaux frères et sœurs étaient consciemment et ostensiblement bons, gentils et joviaux. Même enfants ils avaient été bons aussi bien dans les faits que de manière à être perçus comme bons. Il y avait dans tout cela quelque chose qui ressemblait de façon inquiétante à de l'hypocrisie, même si pareille attitude était seulement censée contrebalancer le comportement de Jack, lequel était si manifestement mauvais qu'il jetait une ombre sur leur maisonnée. Ils étaient aussi heureux que leur père pouvait le souhaiter, et même plus heureux. Quelle gaieté ! Et leur père en riait, il dansait avec eux au son de l'électrophone, il chantait avec eux autour du piano. Quelle merveilleuse famille ils faisaient ! Et Jack – si jamais il se trouvait là – qui observait, souriait et ne prenait aucune part à tout cela.

Maintenant qu'ils étaient adultes, ils mettaient tant de soin à se réunir pour les vacances que

Glory n'avait pas vu la maison vide et tranquille depuis des années, quand elle était petite. Même à l'époque où les autres étaient tous partis étudier, sa mère était là, et son père était encore suffisamment vigoureux pour faire un peu de bruit dans la maison en allant et venant, chantonant, grommelant. "Je me demande pourquoi il faut qu'il claque cette porte !" disait sa mère, quand il partait s'occuper de ses affaires pastorales ou jouer aux dames avec Ames. Il sautillait presque en descendant les marches. Le problème de Jack, de la fille et de son bébé l'avait abasourdi, lui avait coupé le souffle, mais il était toujours robuste, plein de détermination. Par la suite, après que son affaiblissement eut enfin pris le dessus sur lui, et après la mort de leur mère, une agitation familiale demeurait, les plaisanteries et les chamailleries des petits cousins perturbant et interrompant la conversation des adultes assez souvent pour éviter qu'on ne s'enquît en détail de la situation de Glory. Toujours enseignante, toujours fiancée, oui, rien ne vaut les longues fiançailles. A deux reprises le fiancé l'avait même accompagnée, il avait serré toutes les mains et souri sous leurs regards discrètement scrutateurs. Il était venu dans leur maison. Il ne pouvait guère s'attarder, mais il avait rencontré son père, qui affirma l'apprécier, ce qui avait un peu atténué les soupçons. Les leurs et ceux de Glory. Et maintenant voilà qu'elle se retrouvait seule ici avec ce pauvre vieux papa, ce triste vieux papa, sur les épaules duquel une grande partie de la communauté presbytérienne de Gilead âgée de plus de vingt ans avait un jour ou l'autre sangloté. Nul besoin de dire quoi que ce soit, et nul espoir de dissimuler quoi que ce soit non plus.

La ville lui paraissait différente, à présent qu'elle était revenue pour y vivre. Elle était entièrement habituée à Gilead en tant que sujet et décor de la nostalgie. Combien tous les frères et sœurs à l'exception de Jack avaient adoré revenir à la maison, et comme ils étaient toujours prompts à repartir. Combien leur vieux bercail et les vieilles histoires leur étaient chers, et comme ils s'étaient tous dispersés au loin. Le passé était une bien belle chose, à sa juste place. Mais l'actuel retour de Glory, pour rester, comme avait dit son père, avait métamorphosé le souvenir en mauvais présage. Que le souvenir débordât ses limites de la sorte et qu'il devînt le présent et peut-être l'avenir aussi – ils savaient tous que c'était quelque chose de regrettable. La pensée de leur commisération à son endroit lui pesait sur le cœur.

La plupart des familles avaient depuis longtemps rasé leurs dépendances et vendu leurs pâturages. De plus petites maisons, de styles plus récents, avaient surgi au milieu des autres, en nombre suffisant pour que les vieilles habitations paraissent de moins en moins à leur place. Les maisons de Gilead étaient autrefois de véritables petites fermes avec leurs carrés de légumes, leurs carrés de baies, leurs poulaillers, et aussi des abris à bois, des cages à lapins, des étables pour une ou deux vaches, un ou deux chevaux. Il s'agissait là simplement des choses que la vie réclamait. C'était l'automobile qui avait changé cela, disait son père. Les gens n'avaient plus à subvenir à leurs propres besoins comme autrefois. Quelle perte – rien de tel que de la fiente de poule pour que les fleurs s'épanouissent.

Les Boughton, qui gardaient tout, avaient gardé leur terrain, leur étable vide, leur abri à

bois inutile, leur verger non taillé et leur pré sans cheval. Là, sur le terrain immuable de leur enfance, ses frères et sœurs pouvaient, et ne s'en privaient pas, se rappeler ces années-là avec un luxe de détails : ils évoquaient leurs propres souvenirs mais, plus encore, les souvenirs en commun qu'ils n'éprouvaient pas spécialement le besoin de répartir entre eux. Ils se penchaient sur des photographies, ils se remémoraient le bon vieux temps, ils riaient, et leur père était ravi.

Le terrain des Boughton se prolongeait derrière la bâtisse en une large bande qui couvrait deux pâtés de maisons, à présent que la ville s'était développée et suffisamment étendue pour qu'on pût compter en pâtés de maisons. Pendant des années, un voisin – ils l'appelaient encore M. Trotski parce que Luke, de retour de l'université, l'avait baptisé ainsi – avait planté de la luzerne sur la moitié du terrain, et le père de Glory essayait parfois de trouver les mots pour exprimer son irritation à ce sujet. “Si seulement il me demandait”, disait-il. Glory était trop jeune, à l'époque, pour comprendre le putsch de la luzerne, et elle allait à l'université quand elle commença à percevoir le sens de ces vieilles histoires, que celles-ci étaient en fait les braises qui persistaient de vieux feux qui avaient brûlé furieusement, ailleurs. Il lui plaisait de penser que Gilead appartenait au monde de ses lectures, et elle aurait souhaité avoir connu M. Trotski et sa femme mais, âgés comme ils l'étaient, ils avaient abandonné Gilead à sa folie dans un sursaut d'indignation dont personne ne connaissait les tenants et les aboutissants, juste à la fin de sa deuxième année d'études.

La parcelle qui constituait le champ de bataille serait restée inutilisée si le voisin ne l'avait pas

cultivée, et la luzerne était bonne pour le sol, et l'on plaisantait sur le fait, sans doute avéré, que le voisin, qui semblait par ailleurs au chômage et qui fulminait contre les liens fondés sur l'argent, faisait don de sa récolte à un cousin à la campagne, qui en échange lui faisait don d'une certaine somme d'argent. Quoi qu'il en fût, le père de Glory n'arrivait jamais à se persuader qu'il se devait d'élever une objection. Le voisin était, de plus, agnostique et espérait probablement déclencher un débat éthique. Son père semblait penser qu'il ne pouvait pas risquer d'en perdre derechef un de ce genre-là, après l'épisode embarrassant lors duquel il avait tenté d'empêcher la ville de faire passer une route à travers sa propriété, avançant pour tout motif que son père s'y fût opposé, et son grand-père aussi. Il s'en était rendu compte au cours d'une longue nuit durant laquelle sa croyance en la légitimité de sa position s'était dissipée telle une brume, sans même qu'un examen approfondi fût nécessaire. Il y avait eu simplement ce moment, un peu après dix heures du soir, quand cette prise de conscience était survenue, et puis les sept heures suivantes, jusqu'à l'aube. Sa cause n'ayant pas paru plus juste à la lumière du jour, il avait écrit une lettre au maire, simple et digne, sans faire allusion à l'expression "hypocrite avare" qu'il avait cru entendre le maire marmonner derrière lui, alors qu'il s'éloignait après une conversation qui lui avait semblé tout à fait agréable. Il leur en avait parlé à tous lors du dîner suivant et s'en servit plus d'une fois pour illustrer un sermon, sincèrement persuadé qu'il était que, quand le Seigneur l'instruisait moralement, ce n'était pas uniquement pour son propre usage.

Chaque printemps, le voisin agnostique s'asseyait sur ce tracteur qu'il avait emprunté, le dos droit et les épaules hautes tel un homme prêt à être défié. Lui d'habitude peu sociable interpellait facilement les passants, à la manière d'un homme qui n'a rien à cacher, dans l'intention peut-être de faire savoir au révérend Boughton – et lui faire savoir du même coup que toute la ville savait – qu'il l'offensait en violant sa propriété : le type d'acte même par rapport auquel les chrétiens engageaient le sort de leurs âmes, obligés qu'ils étaient, s'ils tenaient compte de leurs propres prières, de pardonner à ceux qui les offensaient.

Son père vivait dans un état manifeste d'irritation tant que la récolte n'était pas rentrée, mais il était prêt à donner raison au voisin. Il savait que si ce dernier le mettait publiquement dans l'embarras année après année, à l'époque des semilles comme de la moisson, ce n'était pas seulement pour lui rappeler constamment son opposition irréfléchie au passage de la route, mais aussi pour se venger dans une faible mesure pour toute l'histoire – ininterrompue, de son point de vue agnostique – de l'hypocrisie religieuse.

Un jour, cinq des six plus jeunes Boughton – Jack était ailleurs – jouaient sans joie mais avec détermination au jeu du renard et des poules dans le fragile champ de luzerne, la belle luzerne, si verte qu'elle en était presque bleue, si succulente qu'une brume couvrait ses feuilles minuscules même en pleine journée. Ils n'avaient pas conscience de l'immense désir de représailles qui les taraudait jusqu'à ce que Dan courût dans le champ récupérer une balle de base-ball, que Teddy courût après lui, puis

Hope, Gracie et Glory après eux. Quelqu'un cria "Le renard et les poules !", et tous ils coururent pour former le grand cercle, puis pour en former le diamètre, essoufflés, les feuilles cassant avec tant de douceur sous leurs pieds qu'ils se repentaient des dégâts qu'ils produisaient alors même qu'ils persistaient à les causer. Glissant et chutant dans le borbier végétal, ils se tachèrent les genoux ainsi que les mains, jusqu'à ce que la conviction qu'ils allaient au-devant de gros ennuis l'emportât dans leur cœur sur les satisfactions de la vengeance. Ils continuèrent à jouer jusqu'à ce qu'on les appelle pour le dîner. Quand la petite troupe entra dans la cuisine dans une vapeur de transpiration enfantine et de luzerne écrasée, leur mère laissa échapper un son aigu de sa gorge et s'exclama : "Robert, viens voir ce que nous avons là."

Le très léger sourire sur le visage de leur père confirma ce qu'ils craignaient, à savoir que ce dernier voyait là l'occasion de délivrer une démonstration d'humilité chrétienne si indéniable que le voisin ne pourrait la recevoir que comme une réprimande.

"Il va sans dire que vous allez devoir présenter vos excuses", déclara-t-il. Il avait presque l'air sévère, avec à peine une ombre d'amusement, de satisfaction. "Autant que vous en finissiez tout de suite." Comme ils le savaient, des excuses présentées spontanément auraient bien plus d'effet que celles qui paraîtraient arrachées par la partie adverse, et, étant donné que le voisin était de nature irascible, la balance de la vertu relative pourrait facilement basculer en leur défaveur. Alors tous les cinq empruntèrent la route qui menait de l'autre côté du pâté de maisons. Jack les rejoignit en chemin, comme

si toute pénitence devait nécessairement l'inclure.

Ils frappèrent à la porte de la petite maison brune et l'épouse ouvrit. Elle semblait assez heureuse de les voir, et pas le moins du monde surprise. Elle les fit entrer, mentionnant avec une sorte de regret l'odeur du chou qu'elle faisait cuire. La maison était peu meublée mais débordait de livres, de revues et de pamphlets, cet aménagement paraissant provisoire bien que le couple ait vécu là depuis des années. Il y avait, fixées aux murs, des photographies d'hommes barbus qui ne souriaient pas et de femmes aux cheveux en bataille et aux lunettes sans monture.

“Nous sommes venus présenter nos excuses”, dit Teddy.

Elle hocha la tête. “Vous avez piétiné le champ. Je sais. Il sait, lui aussi. Je vais lui dire que vous êtes là.” Elle interpella quelqu'un en haut de l'escalier, peut-être dans une langue étrangère, écouta pendant une minute quelque chose d'in-audible puis revint vers eux. “Détruire est une grande honte, dit-elle. Détruire sans raison.

— C'est notre champ, dit Teddy. Enfin, mon père en est le propriétaire.

— Pauvre enfant ! s'exclama-t-elle. Tu ne te rends donc pas compte, se vanter d'être propriétaire d'une terre quand on ne s'en sert pas. Ne posséder une terre que pour empêcher autrui d'y toucher. C'est donc là tout ce que tu apprends de ton père le curé ! «C'est à moi, à moi, à moi !» Alors qu'il gagne son argent grâce à l'ignorance du peuple !” Elle agita un bras maigre et un petit poing. “A raconter encore et toujours ses mensonges stupides tandis que partout les pauvres souffrent !”

Jamais ils n'avaient entendu quiconque parler ainsi auparavant, et certainement pas à eux ni à leur propos. Elle les dévisagea pour mieux faire passer son message. Il y avait une rage et une indignation convaincantes dans ses yeux bleu pâle, et Jack éclata de rire.

— “Ah oui, dit-elle, je sais qui tu es. Le petit voleur, le petit alcoolique ! Pendant que ton père explique aux gens comment vivre ! Il te mérite bien !” Puis : “Pourquoi un tel silence ? Vous n'avez jamais entendu la vérité auparavant ?

— Vous ne devriez pas parler comme ça, dit Daniel, le plus âgé d'entre eux. Si vous étiez un homme, je devrais probablement vous frapper.

— Ah ! Oui, vous les bons chrétiens, vous venez chez moi pour me menacer de violence ! Je vais vous dénoncer au shérif. Il y a un peu de justice, même en Amérique !” Elle agita à nouveau le poing.

Jack rit encore. “Ça va, dit-il. Rentrons à la maison.

— Oui, écoutez votre frère, dit-elle. Il le connaît, le shérif !”

Alors la petite troupe franchit à nouveau la porte, qui claqua derrière eux, et ils rentrèrent chez eux en file indienne dans la lumière du soir, digérant ce qu'ils venaient d'entendre. Ils s'accordaient pour penser que la femme était folle et son mari aussi. Néanmoins, un désir de vengeance bouillonnait en eux, et il fut question de vitres à briser et de pneus à dégonfler. D'un trou à creuser, si grand et si bien dissimulé que le voisin et son tracteur tomberaient dedans. Et il y aurait des araignées au fond, et des serpents. Et, quand le voisin appellerait à l'aide, ils feraient descendre une échelle aux barreaux sciés qui céderaient sous son poids. Ah, l'effrayante joie

qui saisissait les plus jeunes, tandis que les plus vieux assimilaient le fait qu'ils venaient sans réagir d'entendre leur famille se faire insulter.

Ils pénétrèrent dans leur propre cuisine ; leur mère et leur père étaient là, attendant qu'ils fassent leur rapport. Ils leur dirent qu'ils n'avaient pas parlé à l'homme, mais que la femme leur avait crié dessus et qu'elle avait traité leur père de curé.

“Eh bien, dit leur mère, j'espère que vous avez été polis.”

Ils haussèrent les épaules et échangèrent des regards. “Nous n'avons pas dit grand-chose, expliqua Gracie.

— Elle a été vraiment méchante, dit Jack. Elle a même dit que tu me méritais.”

Leur père sentit un picotement dans les yeux : “Elle a dit ça ? Eh bien, voilà qui était gentil de sa part. Je ne manquerai pas de la remercier. J'espère bien que je te mérite, Jack. Et vous tous aussi, bien sûr.” Cette inépuisable tendresse de leur père, et, en face, l'indéchiffrable silence de Jack.

M. Trotsky planta des pommes de terre et des courges l'année suivante, du maïs celle d'après. Un neveu du cousin paysan vint aider au moment de la récolte, et au fil du temps on laissa à ce dernier l'utilisation du champ, il y construisit une petite maison dans un coin et y fit venir une épouse, puis ils eurent des enfants. De nouveaux lits d'œillets, une nouvelle corde à linge claquant dans le vent, un nouveau toit dressé sous les cieux pour abriter la fragilité et l'espoir humains. Tacitement les Boughton cédèrent tous les droits.

Quelques semaines après son retour, Glory et son père s'étaient établis dans une vie assez tolérable dans son genre. La gouvernante, Mme Blank, qui avait quelques années de plus que son père, fut heureuse de prendre sa retraite, sachant qu'elle laissait le révérend en de bonnes mains. Les attentions habituelles des voisins et des paroissiens envers son père se firent plus rares et très discrètes quand elles se manifestaient encore. Glory sentait à quel point une telle suspension était miraculeuse et temporaire. C'était comme si un signal avait été donné, comme si une mer s'était fendue et que les flots s'étaient tenus en retrait, telles des murailles. Un jour, alors qu'ils étaient petits, sa sœur Grace, méditant pendant le dîner, déclara qu'elle ne savait pas comment une chose pareille avait pu se produire, comment l'eau avait pu tenir comme ça, et Glory, qui avait retourné la question dans sa tête, dit que cela devait être comme de la gelée. Elle n'avait pas eu l'intention d'expliquer le miracle, seulement de décrire son effet. Mais tout le monde à table s'était moqué d'elle. Jack aussi. Elle avait parfois eu l'impression qu'il montrait plus de pitié pour son jeune âge que les autres. C'est pourquoi elle remarqua qu'il riait ce jour-là et s'en souvint. Quoi qu'il en soit, il avait semblé à Glory – ils pouvaient bien se moquer – qu'enfoncer un doigt dans un mur d'eau immobilisée ne devait pas fondamentalement différer de l'enfoncer dans une salade en gelée – ce qu'elle avait eu de nombreuses occasions de faire, étant fille de pasteur*. On l'avait prise en

* La salade en gelée est un plat que l'on retrouve souvent lors des repas organisés par les paroisses américaines, particulièrement dans le Middle West. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

flagrant délit plus d'une fois. Mais elle se disait qu'il était inévitable que, parmi toutes ces multitudes, un Israélite ou un Egyptien eût dû faire une expérience semblable, et que toucher un poisson dans un tel contexte ne devait pas être très différent de toucher une rondelle de banane. Comme il était étrange de se souvenir de cela... C'était le fait de se retrouver à la maison.

Tous les jours, elle balayait et rangeait – tâches assez légères, étant donné que la maison était pratiquement inhabitée. Elle faisait le peu de choses dont son père avait besoin pour se sentir à l'aise. Il s'asseyait devant la fenêtre, il s'asseyait sous la galerie, mangeait des crackers, buvait du lait, étudiait le journal quotidien et le *Saturday Evening Post*. Elle les lisait, elle aussi, et tout ce qui lui tombait sous la main. Parfois elle écoutait la radio, s'il y avait un opéra ou une pièce radiophonique, ou si elle voulait simplement entendre une voix humaine. La grosse vieille radio chauffait et dégageait une odeur de lotion capillaire rance. Elle lui faisait penser à quelque représentant de commerce nerveux. Et elle se mettait à grésiller et à crépiter quand Glory s'éloignait. C'était le genre de triste compagnon que la solitude rend appréciable. Une leçon quant au succès d'une cour maladroite, à la pérennité d'un mauvais mariage. Elle lui reprochait et lui pardonnait d'être obsédé par *Le Vol du bourdon* ou le *Boléro* de Ravel. Dans le but d'apaiser l'appareil, elle s'asseyait à côté de lui pour lire. Elle songea même à se mettre aux travaux d'aiguille. Elle pourrait se remettre à tricoter, des grosses pièces, des choses simples. Ses premières tentatives avaient consisté en un pull et un bonnet pour bébé. Cela n'avait rien donné. Mais cela avait inquiété sa mère. "Glory,

avait-elle dit, tu prends les choses trop à cœur.” C’était ce qu’ils disaient toujours à son sujet. Hope était sereine, Luke était généreux, Teddy était brillant, Jack était Jack, Grace était douée pour la musique et Glory prenait tout trop à cœur. Elle aurait voulu qu’ils lui expliquent comment faire autrement, quel choix était le sien.

Elle pleurait facilement. Ce qui ne signifiait pas qu’elle ressentait les choses plus profondément que les autres. Ce qui ne voulait certainement pas dire qu’elle était fragile ou sentimentale ou disposée à jouer de l’influence de ses yeux humides pour contrer les affronts que lui valait le fait d’être le bébé de la famille. A quatre ans, elle avait pleuré pendant trois jours à cause de la mort d’un chien dans une pièce radiophonique. Chaque fois qu’elle versait quelques larmes, ses frères et sœurs se rappelaient comment elle avait sangloté sur le sort de Heidi, de Bambi, de Hänsel et Gretel. Des histoires qu’ils lui avaient lues des dizaines de fois. Comme si, après tout, ces récits avaient une autre raison d’être que de causer de la peine aux enfants. Tout énervant que ce fût, elle ne pouvait rien y faire. Elle avait appris à contrôler son visage, afin qu’à une certaine distance elle ne parût pas nécessairement être en train de pleurer, et la prendre en flagrant délit devint pour eux un jeu – “les larmes”, ils appelaient ça. Ah, les larmes. Elle se disait que la nature aurait pu avoir l’amabilité de permettre l’expression des sentiments *via* la paume de la main voire la plante du pied.

Petite, elle avait confondu, en fait fondu, les mots “secret” et “sacré”. A l’église tu ne dois pas même chuchoter. Il y a des mots que tu ne dois jamais prononcer. Il y a des choses qu’on

t'expliquera quand tu seras assez grande pour comprendre. Elle ne pouvait s'empêcher de chuchoter, à l'église comme au-dehors. Ses grandes sœurs lui disaient : C'est un secret. Tu ne dois jamais le révéler, jure que tu ne le révéleras jamais. Croix de bois, croix de fer. Alors elles murmuraient dans son oreille des paroles dénuées de sens, sans intérêt ou encore complètement mensongères, et elles l'observaient en supporter péniblement le poids pendant dix à quinze minutes. Le principe du jeu étant que Glory était incapable de garder un secret, qu'elle se cachait derrière sa main pour chuchoter à la première oreille disponible ce qui lui restait des sottises qu'on lui avait confiées. Mais les expressions "si je mens je vais en enfer" et "si je meurs avant le réveil*" devinrent aussi liées dans son esprit, car elle avait conscience de rompre ses promesses constamment. Un jour, alors qu'elle était encore trop jeune pour aller à l'école et que Jack aurait dû être à l'école mais n'y était pas, elle le vit dans le verger, et elle s'approcha de lui, en larmes sous le coup de ce qui était devenu une peur insoutenable. Il la regarda, sourit et dit : "Bon sang, gros bébé, grandis un peu." Puis il demanda : "Tu vas cafter ? Tu vas me mettre dans le pétrin ?" Elle ne fit rien de tel. Ce fut le premier secret qu'elle garda. Il lui sembla alors avoir appris ce qu'était l'honneur, peut-être simplement parce qu'elle était en âge de le faire et y était prédisposée. Peut-être, sa vie durant, n'avait-elle jamais vraiment fait la distinction entre le secret et le sacré, et avait-elle

* Paroles de *Now I Lay Me Down to Sleep*, prière américaine à l'usage des enfants datant du XVIII^e siècle : "Si je meurs avant le réveil, que le Seigneur emporte mon âme..."

aimé le tact et la discrétion plus que de raison. En quoi elle n'avait peut-être été qu'une Bough-ton, après tout.

Mais, à trente-huit ans, elle se méfiait encore des chansons country et des reportages à caractère social dans le journal. Oui, elle se méfiait en effet de certaines pensées, de certains souvenirs, parce que son père ne pouvait supporter sa tristesse et que son visage se décomposait dès qu'il en percevait le moindre signe. Alors elle ne s'autorisait pas à broyer du noir, même si l'envie était parfois immense. Il en eût été malheureux.

Les parents de Glory la surveillèrent et s'inquiétèrent pour elle au fil des jours de ce qui fut – pour autant qu'ils aient jamais pu le savoir – la disgrâce suprême de Jack, et ils manifestèrent de la sollicitude pour ses sentiments avec un sérieux qui l'intrigua. Ses sentiments n'avaient, dans une large mesure, encore jamais été mis à l'épreuve. Elle allait entamer sa seizième année d'une vie agréable dans un lieu paisible, ce qui signifiait seulement que ses passions et convictions étaient simples et fortes, qu'elles se dressaient comme les figures d'une allégorie. La Vérité se devait d'être solide, la Loyauté d'être absolue, la Générosité sans réserve, tandis que l'Apparence et la Convention, en tant que rejets du colosse Hypocrisie, se devaient d'être bannies. Elle n'avait eu ni le temps ni l'occasion de réfléchir aux implications profondes de la loyauté ou de la générosité. Protégée comme elle l'était, elle ne connaissait absolument rien aux problèmes qui occupaient ses pensées. Le fait que Jack eût un enfant, par exemple. Il lui semblait que c'était là quelque chose d'assez formidable, même si elle gardait cette opinion pour

elle. Elle savait, grâce aux livres et aussi grâce à des fragments de rumeurs sur ce sujet en général, qu'elle avait tort d'entretenir un point de vue aussi simple sur la question. Ses parents étaient vraiment les dernières personnes sur terre capables de se lamenter et de chuchoter à la suite de la naissance d'un petit-enfant, et elle savait qu'elle devait trouver une façon de prendre en compte leur chagrin. Tant de choses ne lui avaient jamais été expliquées. Voilà le genre de famille qu'ils étaient. Les informations importantes étaient transmises d'un frère à l'autre, d'une sœur à l'autre, et c'était suffisant dans la plupart des cas, en dépit des erreurs et d'un sensationnalisme inévitables. Mais la chaîne de la transmission fut brisée quand Grace partit vivre avec Hope à Minneapolis, et les parents de Glory n'avaient pas envisagé ce problème, ayant pendant si longtemps compté sur leurs enfants pour qu'ils se surprennent les uns les autres avec une telle révélation.

Ses parents étaient, à leur manière, tout à fait aussi innocents qu'elle l'était, ayant mis de côté leur innocence pour des raisons pratiques, non qu'ils crussent au discrédit de cette dernière, mais parce qu'ils acceptaient les termes de la vie ici-bas – tel un traité qu'il convenait de préférer au conflit, même si ses clauses n'étaient en aucune façon idéales. L'expérience leur avait appris que la vérité était pourvue de rebords coupants et d'angles aigus, et pouvait entrer sévèrement en contradiction avec la gentillesse. Ils avaient appris qu'une dévotion excessive même aux choses les plus nobles semblait, et était probablement, moralisatrice, et que la seule mesure d'excès suffisante consistait en un regard d'agacement, renforcé en eux-mêmes par une

pointe d'embarras, signifiant que la ligne avait été franchie. Ils reconnaissaient la grâce dans l'empressement du plus sombre pécheur à accepter une petite plaisanterie, quelques paroles humbles, en guise d'excuse. C'était une chose que son père en particulier, à la morale rigoureuse mais au caractère sociable, avait appris à apprécier cordialement. Assurément, la vie pastorale abondait en toutes sortes de périls, et son père n'en négligeait aucun. Forte de la redoutable intransigeance de l'enfant vertueux, Glory avait remarqué et jaugé les compromis de son père, même mineurs ou justifiables. C'était en partie l'effet de se retrouver dans une maison soudain tranquille, avec ses parents pour seul objet de ses pensées.

Néanmoins, le point de vue de Glory avait une certaine autorité pour eux en raison même de sa naïveté. Un bébé est un cadeau splendide de Dieu, après tout. Jamais son père n'en avait baptisé sans prononcer ces mots-là. Et si Jack s'était comporté honteusement envers la mère de l'enfant – "Elle est si jeune, si jeune !" chuchotait son père –, cela ne modifiait en rien le fait que ce bébé était un enfant de la famille, méritant d'être accueilli à bras ouverts. Glory n'avait vraiment pas compris pourquoi la détresse constituait une part importante de la réaction de ses parents à la situation. La fille ne pouvait guère être beaucoup plus jeune que Glory, laquelle était quasiment sûre qu'elle n'aurait pas détesté avoir elle-même un bébé. Comme la solitude et la jeunesse la rendaient idiote, à l'époque, et comme elle était loin de comprendre pourquoi son père pensait que l'arrogance, voire la cruauté, jouait un rôle dans tout cela... Ou pourquoi il chuchotait ces mots-là

avec une insistance si amère. Chaque dimanche où les garçons étaient de retour à la maison, son père se tenait devant l'autel, attendant que les bancs se remplissent. Les frères de Glory entraient à la file, trois d'entre eux, et son père attendait encore un moment, surveillant la porte d'entrée, lançant des regards vers le balcon. Puis il penchait la tête sur le côté, dans un mouvement de regret et de pardon mêlés. De temps à autre, rarement, il hochait la tête avec un sourire, et alors ils savaient que Jack était là, et que le sermon porterait sur la joie et la bonté de Dieu, quel que fût le texte lu en chaire. Jamais elle n'avait entendu son père prononcer des mots si durs – Quelle cruauté ! Quelle arrogance ! – et jamais elle ne l'avait vu broyer du noir et marmonner des jours entiers, comme s'il était en train d'assimiler le fait que certaines transgressions dépassent la capacité de pardonner d'un simple mortel. Combien de fois ces mêmes mots durs, nécessaires, étaient venus à l'esprit de Glory.

Mais leurs vies étaient vécues sur un mode si public à l'époque, il lui avait semblé qu'ils feraient tout aussi bien de reconnaître ce que tout le monde allait de toute façon savoir. Elle n'avait jamais eu la moindre raison de penser que ses parents nourrissaient d'autres intentions, mais elle les avait peut-être aidés, songeait-elle, en leur donnant l'occasion de s'inquiéter pour elle. Tous deux croyaient fermement au pouvoir de l'exemple. L'épisode serait moralement très instructif. Ils se devaient d'agir en accord avec leur foi. Ils se devaient de considérer toutes les applications de celle-ci dans la circonstance présente. Oui ! Glory observait son père rassembler son courage. "Le Seigneur a été très

bon avec moi !” déclarait-il, se rappelant à lui-même que ses obligations étaient grandes à proportion, sans limites en fait. Une idée qu’il trouvait toujours exaltante. Jack avait laissé ses clés de voiture sur le piano et pris le train pour retourner à l’université. Elle avait presque l’âge de conduire, et elle était quasiment sûre de savoir comment l’on s’y prenait. Alors elle emmena son père à la campagne pour voir ce bébé. C’était troublant de se rappeler à quel point elle avait été heureuse à ce moment-là, alors même que son père était en train d’éprouver son plus profond chagrin.

Être à la maison réveillait ses souvenirs, être seule au milieu de tout ce silence, ou être à côté de l’agaçante radio à essayer de lire le livre qu’elle avait choisi comme étant potentiellement le moins illisible parmi les centaines de vieux ouvrages sur les innombrables étagères et bibliothèques qui rétrécissaient les pièces trop meublées. La *Danse du sabre*, évidemment. L’*Ouverture 1812*. Et maintenant, les informations, présentées par Gabriel Heatter. Son père se réveillait de temps à autre pour une partie de dames ou de Monopoly. Pour faire plaisir à Glory. Dans son enfance, lorsqu’elle était clouée au lit par la varicelle, la rougeole, les oreillons ou bien la grippe, son père montait dans sa chambre avec un sachet de bonbons à la menthe, une bouteille de soda au gingembre ainsi que la boîte du Monopoly, et il disputait une brève et hilarante partie avec elle, faisant glisser des cartes “sortie de prison” de ses manches, perdant son jeton sur le dessus-de-lit et le retrouvant derrière l’oreille de Glory. Et, de temps à autre, il trichait pour qu’elle pût gagner. Il s’arrêtait discrètement avant la case

de la propriété la plus chère, Boardwalk, alors qu'il avait tout l'argent qu'il fallait pour l'acheter et qu'il possédait déjà la très chic Park Place. Cela rendait Glory triste. Pour ces mêmes raisons, impossible de faire confiance à son père pour gérer la banque.

Quand il s'asseyait sous la galerie l'après-midi, elle s'occupait du jardin. Ces heures passaient agréablement. Elle défrichait les carrés qu'elle pouvait suffisamment ameubler pour y planter des pois et de la laitue.

Mais Dieu que les soirées étaient longues... J'ai trente-huit ans, se disait-elle, tout en rangeant la cuisine après le dîner. J'ai un diplôme de maîtrise. J'ai enseigné l'anglais au lycée pendant treize ans. J'étais un bon professeur. Qu'ai-je fait de ma vie ? Pourquoi en suis-je là ? C'est comme si j'avais rêvé une vie adulte et que je m'étais réveillée, toujours ici, dans la maison de mes parents. Bien sûr, des robes simples, respectables pendaient dans son armoire, appropriées pour la salle de classe. Il y avait les cardigans et les chaussures à talons plats de cette autre vie. Aucune raison de ne pas les porter.

Il lui arrivait de rêver qu'elle retournait à l'école. Elle était un enfant faisant semblant d'enseigner, ou une enseignante qui se rendait compte pour son plus grand embarras qu'elle se transformait en enfant. Dans ces deux rêves, elle ne savait absolument pas de quoi elle parlait et elle inventait, désespérément. Elle percevait des sourires narquois et du ressentiment dans la salle, des murmures et des regards curieux. Les élèves sortaient tous de la salle, en l'ignorant, et il n'y avait rien qu'elle pût dire pour les faire rester. Quelle humiliation ! Elle criait pour se faire entendre malgré les rires et le

vacarme des portes de casiers, et se réveillait au cœur des ténèbres de Gilead, bruissantes de grillons. D'une certaine façon, mieux valait se réveiller ici plutôt qu'à Des Moines, où sa classe l'eût attendue, le matin venu. Ses rêves lui rappelaient que son amour pour l'enseignement n'était pas inconditionnel, bien qu'à la lumière du jour elle crût que oui. Ce pincement au cœur qu'elle ressentait en se réveillant, et ce doute et cette panique qu'elle éprouvait en se disant que sa vie était à portée de main, ni une imposture ni un échec, pas complètement en tout cas – c'était là une souffrance brève qu'elle pouvait repousser en allumant la lumière et en lisant un moment. Auparavant, elle s'était souvent demandé : Qu'est-ce que je pourrais souhaiter de plus ? Mais elle se méfiait toujours de cette question, parce qu'elle savait que les limites de son expérience l'empêchaient de savoir ce qu'il y avait à souhaiter.

Si elle avait été un homme, elle aurait peut-être choisi le pastorat. Cela aurait fait plaisir à son père. Luke l'avait suivi dans cette voie, mais seulement après qu'il fut devenu clair que Dan ne l'emprunterait pas. Jack était déjà Jack à l'époque, et Teddy était trop jeune pour porter sur ses épaules les espoirs de quiconque, même s'il était prêt à essayer. Elle semblait avoir toujours su que, dans l'esprit de leur père, la fonction la plus importante de ce monde était une affaire d'hommes, d'hommes doux et sérieux qui connaissaient bien l'Écriture et priaient avec éloquence ou qui, du moins, avaient été ordonnés au sein d'une Église suffisamment respectable. Ces hommes étaient les guides en matière de choses ultimes. Les femmes étaient des créatures de second rang, si pieuses, vénérées ou

honorées qu'elles fussent. Son père ne lui aurait jamais dit une telle chose. C'était Hope qui lui avait raconté que de tout temps le clergé avait été composé exclusivement d'hommes, à l'exception d'Aimee Semple McPherson*, qui confirmait la règle. Mais elle avait su avant qu'on lui explique. Nul enfant doté d'intelligence n'aurait pu l'ignorer. Rien de tout cela n'avait eu beaucoup d'importance durant toutes ses années d'études et d'enseignement, mais à présent, au beau milieu de ses nuits, cela faisait partie de la solitude qu'elle éprouvait, comme si le sentiment que tout aurait pu être différent formait des ténèbres palpables. Des ténèbres visibles. C'était du Milton.

Ces enfants déjà grands s'étaient, presque tous, penchés sur chacune des tâches qu'elle leur donnait, bien que leur corps fût rendu maladroît et agité par l'approche de l'âge adulte, le destin s'insinuant dans leurs veines, leurs glandes, leurs follicules tel un poison subtil, les transformant en images de leurs parents et en étrangers à eux-mêmes. Il y avait de l'humour là-dedans, un humour d'un genre qui pourrait susciter des questions à propos de l'humoriste.

Pourquoi est-ce qu'on doit lire de la poésie ? Pourquoi *Il Penseroso* ? Lisez-le et vous saurez pourquoi. Si vous ne savez toujours pas, lisez-le encore. Et encore. Certains d'entre eux prenaient à cœur les choses qu'elle disait, comme elle l'avait fait autrefois quand on les lui avait dites à elle. Elle les aidait à assumer leur humanité.

* Egalement connue sous le nom de "Sister Aimee", cette évangéliste née au Canada fit sensation dans les années 1920 et 1930 par son utilisation des médias et divertissements modernes.

Les gens ont toujours fait de la poésie, leur disait-elle. Ne doutez pas qu'elle comptera pour vous. Le fracas pompeux de *La Charge de la brigade légère* en ayant ému certains aux larmes, elle leur avait ensuite parlé de la mauvaise poésie. A qui incombe-t-il de décider de ce qui est bon et de ce qui est mauvais ? A moi, avait-elle dit. Pour le moment. Vous n'êtes pas obligés d'être d'accord, mais écoutez. Certains d'entre eux avaient écouté. Ce qui lui avait semblé parfaitement miraculeux. Pas étonnant qu'elle rêvât la nuit qu'elle avait perdu tout droit à leur attention. Quel droit avait-elle ? Se pouvait-il que certains d'entre eux eussent levé leur visage vers elle avec tant de candeur parce que ce qu'elle leur disait était vrai : qu'ils étaient des êtres humains, des gardiens du savoir, des créateurs de la tradition ? Que c'était eux, en fait, qui la sollicitaient ? Son père avait enseigné à ses enfants, sans jamais douter, qu'un seul chemin menait de l'Antiquité à l'éternité. Apprenez les psaumes et méditez sur les coutumes de l'Eglise primitive. Sachez ce qui doit être su. Des pères anciens avaient enseigné à leurs enfants anciens, qui avaient eux-mêmes enseigné à leurs propres enfants anciens, ces mêmes choses. Milton le puritain et ses muses païennes. C'est comme une voix entendue depuis une autre pièce, elle chante pour le plaisir de chanter, et soudain vous connaissez cette chanson, vous aussi, et, à travers vous, elle se fraie un chemin par hasard et par nécessité de génération en génération. Alors, pourquoi chanter ? Pourquoi y prendre plaisir ? Et pourquoi ce moment est-il béni où une autre voix est entendue, qui rêve toute seule ? Ainsi de son père fredonnant *Old Hundred* pendant qu'il se rasait.

Ainsi de John Keats à Cheapside, voyageant à travers ses royaumes dorés. Pas besoin d'être pasteur. Enseigner était chose excellente. Ces regards vides révélaiient peut-être une intériorité spirituelle. Peut-être la jeunesse s'était-elle montrée tout aussi agitée autour de quelque feu primitif quand un ancien leur avait dit : Apprenez cela. Evidemment qu'ils avaient été agités. Leur corps était consumé par le processus qui faisait s'allonger leurs membres, apparaître leurs poils, s'équiper en vue de la procréation. Et pourtant, parfois elle avait senti dans la salle de classe un silence plus profond qu'un silence ordinaire. Comment avait-elle pu abandonner cette vie-là ? Contre quoi l'avait-elle échangée ?

Son prétendu ex-fiancé de tant d'années lui avait dit dans une lettre qu'il savait au cent près combien il lui devait. Il avait tenu une espèce de livre de comptes. Il avait dû le tenir depuis le tout début, dès l'époque où il l'avait invitée à dîner avant de se rendre compte qu'il avait oublié son portefeuille. Elle rougissait en y repensant. Il avait affirmé qu'il rembourserait tout jusqu'au dernier sou, dès que sa situation commencerait à s'améliorer, ajoutant : "Cela prendra un peu de temps pour te rembourser intégralement, étant donné que le total est assez élevé." Quel horrible, vindicatif petit sursaut d'honnêteté l'avait poussé à tenir un registre de ces "dettes" ? Elle-même n'avait rien tenu qui ressemblât à une comptabilité, n'avait jamais songé à pareille chose, n'avait même jamais eu le sentiment de donner quoi que ce fût. Rien de cela n'importait désormais. Avoir été une telle idiote importait. Dans cette lettre, il avait écrit : "Je suis désolé si j'ai l'air de t'avoir induite en erreur."

Elle ne devait pas se laisser aller à se rappeler les plaisirs que, dans sa solitude, elle avait éprouvés à vivre aussi simplement, à se réjouir sincèrement des renoncements et des économies qui devaient un jour rendre possible – quoi ? – un bonheur ordinaire. Le genre de bonheur qu'elle voyait au snack-bar, qu'elle croisait dans la rue.

Elle savait qu'il devait y avoir du Shakespeare et du Dickens dans la maison, que Mark Twain devait se trouver quelque part. Kipling était sur la commode dans la chambre de Luke et Teddy, comme il l'avait toujours été, sauf qu'elle détestait Kipling. Finalement, elle interrogea son père sur ce qui était arrivé aux livres qu'elle aimait lire ; il passa un coup de fil et, au bout de quinze jours, six cartons arrivèrent, en provenance de six adresses différentes, remplis des bons vieux livres ainsi que de nouveaux romans sérieux et respectables, *Andersonville*, *Écrit dans le ciel*, *Le Carnaval des dieux...* Elle en empila une dizaine à côté de la radio. Pour l'heure, elle ne pouvait prendre aucune décision concernant sa vie. Elle ne voulait pas penser à sa vie. Elle ouvrit *Andersonville*. "Le bonhomme qui a écrit ça vient de l'Iowa, lui dit son père. J'oublie de quelle ville. Il est célèbre, maintenant. J'oublie son nom." Elle savait qui était MacKinlay Kantor de Webster City. *Andersonville* était long et notoirement triste. Ce roman avait brisé le cœur de toute l'agglomération de Des Moines. Elle décida de le lire jusqu'à la fin. Elle pourrait pleurer sans attrister son père.

Et puis un jour le courrier arriva, deux ou trois factures, un mot de Hope à son attention et une lettre adressée à son père, qui était entré dans la cuisine pour boire un verre d'eau. "Cette

lettre est de Jack, dit-il. Je reconnais son écriture. C'est bien son écriture." Il s'assit et posa la lettre sur la table devant lui. "Quelle surprise", ajouta-t-il d'une voix plus basse, bourrue. Puis il se figea à tel point qu'elle craignit qu'il n'eût une sorte de malaise, une attaque. Mais il ne faisait que prier. Il tendit une main et toucha un coin de l'enveloppe. "Je crois qu'il va me falloir un mouchoir, Glory, si tu veux bien. Ils sont dans le tiroir en haut à droite." Et effectivement ils étaient là, en une pile soignée, large et bien haute. Il avait toujours porté sur lui un beau mouchoir, car, dans son métier, il ne savait jamais quand il pourrait en avoir besoin. Elle lui en apporta un, et il s'essuya le visage. "Donc nous savons qu'il est en vie. C'est déjà quelque chose."

Elle pensa : Mon Dieu, et s'il se trompe ? Si c'est une erreur à mettre sur le compte de l'espoir et de la vieillesse ?

Elle dit : "Ça te dérange si je regarde ?

— Voyons, c'est une lettre de ton frère ! Bien sûr que tu veux y jeter un œil ! Pardon, où avais-je la tête ?"

Elle la souleva. Elle était légère, à peine un feuillet, dans une enveloppe avec une adresse d'expéditeur et un cachet de la poste indiquant Saint Louis. Révérend Robert Boughton. Une écriture petite, nette et gracieuse. "Est-ce que je dois l'ouvrir ?

— Oh non, ma chérie, excuse-moi, mais il vaut mieux que je m'en charge moi-même, au cas où il y ait quelque chose de confidentiel à l'intérieur. Il apprécierait sans doute, comment dire, qu'on respecte sa vie privée. Enfin je n'en sais rien. Au moins il est en vie." Il s'essuya les yeux.

Elle remit l'enveloppe sur la table, et le vieil homme posa sa main à côté. De temps à autre, il la soulevait pour regarder l'écriture, et le cachet de la poste. "Oui, ça vient de Jack, c'est sûr. Une lettre de Jack."

Elle se dit qu'il attendait peut-être qu'elle quittât la pièce, et pourtant elle avait peur de partir. Il allait peut-être être déçu, ou alors le mot serait bien de Jack, mais affligeant tout de même, car rédigé depuis quelque établissement réservé à ceux qui souffrent d'être chroniquement contrariants, éternellement négligents. Depuis une prison, pour l'amour du ciel. Il avait intérêt à avoir une bonne raison d'éveiller ces émotions éprouvantes chez son père. Il avait intérêt à avoir une bonne excuse pour exposer le vieil homme à la possibilité d'une indicible déception. Même s'il était mort.

"Glory, je crois qu'il va falloir que tu m'aides. J'attendais d'avoir la main un peu plus sûre, mais je pense que ça n'arrivera pas. Il va te falloir un canif. Nous ne voudrions pas endommager l'adresse de l'expéditeur."

Elle trouva un couteau à légumes et ouvrit l'enveloppe, en retira un bout de papier plié et le lui tendit. Il s'éclaircit la voix. "Oui", dit-il. Il trouva le mouchoir sur ses genoux et le posa sur la table. "Voyons donc ce qu'il a à dire." Et il ouvrit le mot et le lut. "Bon. Il dit qu'il va venir à la maison. Il écrit : «Cher père, j'arriverai à Gilead dans une ou deux semaines. Je resterai un moment si cela ne dérange pas. Respectueusement, Jack.» Déranger ! Quelle idée ! Il va falloir que nous lui écrivions. Je vais le faire, mais il faut que je me repose un peu d'abord. Je ne suis pas sûr de pouvoir tenir un stylo en ce moment." Il rit. "Quelle journée ! Je

n'ai pas toujours cru que je vivrais assez longtemps pour voir un jour comme celui-ci." Elle l'aida à s'asseoir dans le fauteuil de sa chambre, lui ôta ses chaussures et le couvrit avec un édredon. Elle l'embrassa sur le front. Il gardait la lettre dans sa main. "Il faut prévenir Ames."

Alors pendant qu'il sommeillait, priait, tentait de se calmer, mettait de côté ses peines et ses doutes, endurait les souffrances de l'attente, cherchait à trouver appui dans la félicité générale de sa vie pour assumer une posture de grâce héroïque et paternelle, et peut-être passait dangereusement près d'une rupture de quelque partie du sensorium dédiée aux émotions grandioses – les silences de son père n'étaient jamais de simples silences –, elle se rendit à pied jusque chez Ames.

La maison avait exactement la même apparence qu'elle avait toujours eue, mais comme balayée, cirée. Elle était construite dans le même style que n'importe quelle ferme modeste de la région, dépourvue d'ornement si l'on exceptait la forme fuselée des colonnes et des rampes de la galerie. Pendant toute l'enfance de Glory, le vieil Ames avait semblé vivre dans son bureau à l'étage. Le soir, elle voyait toujours de la lumière à cette fenêtre et, dans la journée, quand on l'envoyait lui porter un mot ou un livre, elle se tenait dans la cuisine et attendait jusqu'à ce qu'il entendît sa voix, terminât un paragraphe qu'il était en train d'écrire ou de lire, puis descendît l'escalier. La cuisine sentait la propreté, jamais l'usage, comme si une essence émergeait du linoléum pour remplir un vide laissé par le fourneau inutilisé et le garde-manger qui ne contenait rien.

Désormais il y avait des géraniums sur le bord de la fenêtre de la cuisine, et quelque chose

comme de l'allégresse dans la blancheur et la fraîcheur des rideaux de la pièce. De nouveaux carrés de jardins avaient été plantés le long de l'allée. Les Boughton étaient tous revenus à Gilead pour le mariage d'Ames, sauf Jack, bien sûr. Le dernier mariage auquel son père présiderait jamais, avait-il déclaré, et le plus joyeux de tous. Il s'était néanmoins laissé fléchir un certain nombre de fois, mariant six ou sept autres couples pour lesquels il ressentait une affection spéciale. Il s'était attendu à marier Glory, mais elle avait envoyé une lettre expliquant que, sur un coup de tête, simplement pour que les choses fussent réglées, ils s'étaient rendus devant un juge de paix. Son père avait baptisé encore quelques enfants, outre ses propres petits-enfants. Quoi qu'il en fût, il parlait du mariage des Ames comme de l'apogée de son pastorat. Lila, l'improbable fiancée, vêtue de son tailleur et de sa toque en satin jaune, avait souri avec une gêne discrète, tolérant les photographies pour leur faire plaisir. Ses bras étaient emplis de roses qu'elle avait fait pousser et cueillies elle-même. Ses roses étaient sa fierté particulière. Ils la taquinaient encore parce qu'elle avait refusé de lancer son bouquet. Comme son presbytère, le vieil Ames semblait avoir été transformé sans être changé. Désormais, il n'était plus seulement paternel, mais un père, plus seulement courtois, mais le chevalier servant d'une épouse qui paraissait avoir toujours conscience de la courtoisie qu'il lui manifestait, et en être ironiquement touchée.

Il était assis sur la balancelle de la galerie, en train de lire un livre, mais quand il vit Glory approcher il se leva lentement et l'attendit avec la considération galante qu'il réservait à toute

personne âgée de plus de douze ans, et qui l'avait toujours flattée. Elle y percevait désormais une forme de condoléances, même si elle luttait contre cette impression. Elle essaya de ne pas se demander ce qu'il savait.

— “Splendide après-midi, dit-il. Comment vas-tu ? Comment va ton père ? Veux-tu t’asseoir ?

— Nous allons bien, je crois. Mais je ne peux rester qu’une minute. Ce matin papa a reçu une lettre de Jack. Il voulait que je vous le dise. Enfin de Johnny.

— Ah oui. Une lettre de Jack.

— Il dit qu’il revient à la maison.

— Hum. Ah bon. Comment ton père réagit-il ?

— C’est dur pour lui, je crois. De savoir à quoi s’attendre. Jack n’a jamais été la personne la plus fiable au monde.”

Nouveau silence. “A-t-il dit quand il arrivait ? A-t-il dit pourquoi ?

— Il a dit qu’il serait là d’ici une ou deux semaines. C’est à peu près tout.

— Eh bien, c’est merveilleux, dit-il sans la moindre trace de conviction. Est-ce que ton père serait prêt à recevoir une visite cette après-midi ?

— Je crois que oui.”

Alors qu’il l’accompagnait le long de l’allée pour lui ouvrir le portail, il dit : “Ce serait peut-être mieux qu’il ne conçoive pas de trop grands espoirs.” Puis il rit. “De toute façon, il n’y a pas grand-chose que nous puissions faire à ce sujet.” Mais Glory nourrissait ses propres espoirs, lesquels étaient également trop grands – que cette visite eût effectivement lieu, qu’elle fût intéressante, et que Jack ne se souvînt pas d’elle comme de la moins supportable, de la plus importune,

de celle en qui il pouvait avoir le moins confiance parmi ses frères et sœurs. Elle pensait et espérait qu'il se souviendrait à peine d'elle.

*

Quand elle rentra à la maison, elle découvrit que son père avait écrit sa lettre, l'avait mise dans une enveloppe à l'adresse de Jack et cachetée. "Oui, j'ai glissé un petit chèque dedans, par précaution. Voyager coûte cher de nos jours. J'espère que ça ne le vexera pas, mais j'ai pensé que c'était une façon de souligner à quel point nous sommes impatients de le voir. J'ai pensé que c'était une bonne idée, tout bien considéré. Je l'enlèverai si tu penses qu'il vaudrait mieux..."

— Il ne sera pas vexé, papa. Tu lui as toujours envoyé des petits chèques.

— Oui, je crains seulement qu'il ne se souvienne peut-être pas, tu sais, de mes excentricités. J'aurais dû patienter, pour que tu puisses jeter un coup œil à ce que j'ai écrit. Mais je pensais que nous avions intérêt à la poster vite. Il doit attendre d'avoir de nos nouvelles. Si ça «ne dérange pas». Imagine un peu ! Nous ne voudrions certainement pas qu'il s'inquiète pour cela !

— Je suis sûre qu'il était simplement poli.

— Très poli. Oui. Comme s'il écrivait à un inconnu. Mais voilà que je trouve à redire."

Elle l'embrassa sur la joue. "Je vais la porter à la poste.

— Je crois que c'est tout à fait lisible. L'adresse est suffisamment claire, je pense." Il ajouta : "Je m'inquiétais pour ça, à cause de la façon dont mes mains ont tremblé pendant un